

VERMILLON  
LA TERREUR

LAURENT CHABIN

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



*Nous ne faisons pas la guerre à des individus,  
nous exterminons la bourgeoisie en tant que classe.*

Dzerji

## PROLOGUE

**G**arance, une jeune Damnée des plaines orientales de l'empire de Vermillon, n'a connu dans son enfance que faim et misère, oppression et violence. À la suite de l'incendie qui a détruit son village et ses habitants, elle s'enfuit vers Petra, la capitale de l'empire.

Sur sa route, elle rencontre Efi, un personnage inquiétant doté de pouvoirs étranges qui la prend sous sa coupe. Très vite, elle se rend compte que, si elle est sa prisonnière, Efi ne s'intéresse pas tant à elle qu'à son sang, dont il la vide petit à petit d'une manière ignoble.

Ayant réussi à lui échapper, Garance rallie la rébellion qui, sous la houlette des Meneshs et des Boleshs, menace Roman, l'empereur de Vermillon. Elle pense un moment s'introduire au palais par le biais d'Efi – qui entretient des relations particulières avec l'impératrice –, dans le but d'assassiner le tyran. Mais elle doit déchanter. L'ignoble personnage est trop rusé et elle retombe sous son emprise.

Après avoir été livrée à l'empereur par Efi et exilée dans les confins glacés de Siwr, Garance s'évade et rejoint son amant Tcherny ainsi que les Boleshs, qui tentent de prendre la tête de la révolte et de conduire le peuple des

*Damnés vers sa libération. Les violences éclatent, Efi est tué et l'empereur déposé.*

*Mais plusieurs groupes – dont celui de Keren, un ancien Menesh – se disputent les restes du pouvoir, s'affaiblissant mutuellement. La tyrannie menace de nouveau.*

*Ulia, le chef des Boleshs, déclenche alors l'offensive finale. Tcherny est chargé de prendre le palais impérial, dernier bastion des ennemis des Damnés. L'assaut est un succès et les Boleshs obtiennent enfin le pouvoir.*

*Cependant, malgré le bonheur que semble connaître enfin Garance à l'heure de la victoire des Damnés, Tcherny ne peut dissimuler son inquiétude...*

## UN

Des jours qui ont suivi la prise du palais d'hiver ne sont restées dans ma mémoire que des bribes de souvenirs confus. Nous étions tous à ce point épuisés par les veilles, la tension et la faim – Ulia et Terzio eux-mêmes avaient organisé l'insurrection pratiquement sans manger ni dormir pendant trois jours – que nous avions l'impression de flotter comme des fantômes au milieu des événements déchaînés.

Je me souviens pourtant avec netteté de l'intense bonheur qui m'avait envahie lorsque j'avais embrassé Tcherny sur un des balcons du palais que nous venions de libérer, mais aussi de son inexplicable tristesse au moment même où nous venions enfin d'obtenir la victoire.

Au lendemain de la prise du palais, curieusement, la ville était calme. Je m'étais attendue à voir les Damnés danser toute la nuit par milliers dans les rues, laisser éclater leur joie en comprenant qu'ils étaient enfin devenus leurs propres maîtres, que plus jamais un tyran ne les exploiterait comme des animaux, que plus jamais ils n'auraient à courber la tête devant personne.

Au contraire, les rues étaient presque désertes. Je me rappelais les fêtards insouciantes entrevus la veille, faisant la queue devant un théâtre pour assister à la représentation d'une pièce en vogue alors que nous nous dirigeons, les armes à la main, vers le palais encore occupé par les derniers ministres fidèles à Keren. C'était incroyable. Personne n'était donc au courant de ce que le monde venait de basculer?

À l'intérieur du palais, en revanche, toute une faune de Damnés – marins, soldats ou simples passants surgis de la nuit – avait envahi les innombrables couloirs et commençait à s'emparer des richesses abandonnées par la famille impériale. Richesses insignifiantes pour Roman et les nantis de sa cour, sans aucun doute, mais trésors inouïs pour ces pauvres créatures qui n'avaient parfois jamais rien porté d'autre aux pieds que des chiffons usés jusqu'à la trame ou de la paille grossièrement attachée par des boyaux de chèvre.

Bottes, poignards, miroirs, pendules, plumes d'oiseaux étranges venues de je ne savais quels pays lointains, tout un bric-à-brac dérisoire défilait entre les mains de Damnés dépenaillés et hilares qui erraient dans les corridors en serrant leur maigre butin contre leur poitrine, sans parvenir à retrouver la sortie.

Tcherny s'était énervé. Était-ce là tout ce que l'insurrection leur apportait? tentait-il de leur expliquer. Ce pillage lamentable et méprisable? Allaient-ils se contenter de s'en retourner dans leurs foyers avec le produit de leurs minables chaparderies en abandonnant là leurs véritables acquis – la liberté et la paix promises par Ulia –, laissant le champ libre à leurs ennemis pour rétablir l'ordre ancien?

Les Damnés le regardaient, incrédules et penauds. Ils avaient l'air, malgré leurs visages ridés et leurs mains noueuses, d'enfants pris en faute. Alors, un à un, ils ont commencé à redéposer les objets qu'ils avaient volés et Tcherny a chargé un des gardes, qui savait écrire, de recenser tous les biens du palais, désormais propriété de tous et non de chacun.

Puis il a laissé l'édifice sous la garde des Escadrons rouges et nous nous sommes mis en route pour Somolny, où l'état-major des Boleshs devait déjà être en train d'organiser le nouveau régime de Vermillon.

Tcherny paraissait soucieux et je ne comprenais toujours pas pourquoi. Tandis que nous nous hâtions le long des immenses perspectives encore sombres et quasi désertes de Petra, il a tenté de m'expliquer ses réserves.

— Tout s'est passé très vite, Garance. Trop vite, peut-être. Ulia et les Boleshs ont déclenché l'insurrection armée au nom des Damnés, et je crois que c'était la seule chose à faire. Mais il faut à présent que ceux-ci l'approuvent par eux-mêmes, c'est-à-dire par le biais du conseil qu'ils ont élu et qui siège en ce moment à Somolny. Ce n'est qu'à cette condition que ce que nous avons réalisé cette nuit pourra être considéré comme légitime par tous.

— N'est-ce pas déjà acquis?

— Non, malheureusement. Les Boleshs ne représentent pas tous les Damnés, loin de là. Ils sont très présents à Petra et dans quelques villes comme Mossburg ou Ekateri, près de la Barrière de l'Ours, mais ils sont pratiquement absents des campagnes, où vit pourtant l'immense majorité des Damnés. Ces derniers sont

plutôt représentés par les Meneshs, nos vieux compagnons d'armes, mais les Meneshs ne sont pas d'accord avec la manière d'Ulia d'envisager l'exercice du pouvoir.

— La différence n'est pas énorme : il suffira de s'entendre. C'est à ça que servent les conseils, non?

Tcherny a souri.

— Oui, il suffira de s'entendre, a-t-il repris d'un ton dans lequel j'ai senti une certaine amertume. Mais Ulia n'est pas quelqu'un avec qui on peut s'entendre aussi facilement. Lorsqu'il a une idée en tête, il la suit jusqu'au bout et rien ne peut le faire changer d'avis. Il n'est d'accord qu'avec ceux qui se rangent derrière lui. C'est d'ailleurs ce qui fait sa force et c'est pourquoi il était le seul à pouvoir nous conduire à cette victoire.

— Et c'est bien pour ça que tu l'as soutenu jusqu'ici, n'est-ce pas?

— Oui, jusqu'ici, comme tu dis. Mais à présent, c'est lui qui détient le pouvoir et il ne le lâchera pas facilement. Ulia est rusé et obstiné. Et redoutablement intelligent. Il veut ce que nous voulons tous, bien sûr, mais je crains qu'il ne manipule les autres à son profit, y compris les Boleshs dont les opinions divergent parfois avec les siennes.

— Les Meneshs ne se laisseront pas faire. Eux aussi ont l'habitude des combats de l'ombre, eux aussi ont un idéal à défendre. N'oublie pas que, plus que tous les autres, ils ont contribué à miner le pouvoir de Roman. Ils ne sont pas nés de la dernière pluie, ils sont passés par des dangers et des difficultés autrement plus graves.



— C'est vrai, mais la proximité du pouvoir est terriblement destructrice. Vois ce qui est arrivé à Keren – qui était pourtant un Menesh –, lorsqu'il en a fait l'expérience. Il en est devenu le pantin et il a été broyé. Le pouvoir attire et rend fous ceux qui y parviennent. Pour s'y maintenir, même au nom des Damnés, même pour leur bien ultime, Ulia sera tenté d'utiliser les mêmes armes que l'empereur ou que Keren. Il y sera même sans doute obligé. Il n'y a guère d'autre moyen.

— Tu veux dire que le pouvoir est toujours du mauvais côté?

Tcherny s'est tu un moment, puis il a pris ma main et a murmuré :

— Le pouvoir est la pire des infections, Garance. Il n'y a de vérité que dans l'opposition. Seule l'opposition nous garantit la liberté de penser. Or, le pouvoir ne tolère pas l'opposition.

— Que comptes-tu faire, alors?

Il a hésité un peu, puis il a conclu, d'une voix fatiguée :

— Rien pour l'instant. Attendre et observer. C'est pourquoi il est important d'aller à Somolny. C'est là que se joue notre avenir en cet instant crucial. Il faut être vigilant.

Les rues, dans lesquelles nous marchions d'un pas vif, me semblaient grises et froides. Jusqu'alors, elles m'avaient paru tour à tour pleines de danger, de fureur ou de joie, mais je n'avais jamais remarqué à quel point elles pouvaient également être tristes.

Je ne savais que penser de l'attitude de Tcherny. Ses réticences vis-à-vis d'Ulia me rappelaient celles

qu'avait exprimées Kollona deux ans auparavant, bien avant mon départ en exil à Siwr.

« Ulia est le seul capable de mener les Damnés à la victoire, il est l'unique espoir », avait-elle déclaré. Mais elle avait aussitôt ajouté : « Même s'il porte en lui les germes de sa propre destruction. »

Je n'y avais guère prêté attention sur le moment, mais cette remarque me revenait à présent, lourde de menaces. Qu'avait-elle voulu dire, exactement?

J'étais perplexe. Cette victoire qui était la nôtre était-elle donc vouée à l'échec dès le départ? Je me refusais à l'admettre. Plongés dans nos pensées respectives, nous nous sommes tus et avons poursuivi notre chemin en silence, dans la pâle lumière de l'aube naissante.

Tout à coup, d'une rue donnant dans l'immense perspective menant au palais, nous est parvenue une rumeur sauvage. Cris et hurlements rauques, bruits de verre brisé et de meubles fracassés, rires déments et frénétiques... Nous nous sommes arrêtés net.

Vers le milieu de la rue, près de la porte cochère d'une ancienne maison de maître, l'ouverture d'une cave vomissait un flot de Damnés hilares et tonitruants.

Tenant à peine debout, ces créatures aux rictus effrayants pissaient sur la chaussée en exhibant leurs parties velues et obscènes, frappaient les rares passants qui s'étaient risqués dehors ou s'effondraient dans leur propre vomi après être demeurés un instant pliés en deux, en proie à des secousses irrépressibles et douloureuses, comme s'ils allaient brusquement se désintégrer et disparaître entre les pavés inégaux.

Ils avaient vraiment l'air de démons jaillissant d'une gueule d'ombre, comme sur ces images que les prêtres de Rus montraient autrefois aux villageois pour leur faire craindre l'enfer.

Soudain, une troupe de matelots armés a fait irruption à l'autre extrémité de la rue. J'ai reconnu des marins de l'île de la Couronne. La fierté de la rébellion. Une immense colère semblait les animer. Les Damnés, en les apercevant, ont éclaté d'un rire de hyène et ils ont sorti leurs armes.

Hurlant des imprécations, les marins se sont alors précipités sur eux. L'affrontement était inégal. Entre les marins déterminés et les Damnés frappés de folie, même si un certain nombre de soldats figuraient parmi eux, la comparaison n'était pas possible.

Très vite, après avoir tenté de résister à l'assaut, les Damnés se sont repliés vers le sous-sol de la vaste maison de pierre d'où ils étaient sortis. Les marins ont hésité à les suivre. Puis leur chef, un colosse, a saisi un flambeau qu'un de ses hommes tenait encore à la main et il a disparu dans l'ouverture béante.

Des cris furieux et hystériques sont de nouveau montés des profondeurs, comme si la lutte aveugle et désespérée se prolongeait dans l'obscurité. Au bout d'un moment, le grand marin est ressorti en courant, puis il a refermé les battants de l'entrée de la cave et il a fait placer ses hommes en cercle autour de celle-ci. Le flambeau avait disparu.

Bien qu'assourdis, les beuglements effrayants des Damnés enfermés continuaient de nous parvenir. Soudain, les battants de la porte ont explosé et une gerbe de flammes orange et vertes a jailli dans la rue. Presque

aussitôt, des Damnés enflammés comme des torches ont surgi à leur tour, mais les marins les ont refoulés aussitôt à grands coups de sabre et de pique.

Certains ont réussi à s'échapper et je les ai vus s'enfuir comme des pantins disloqués et misérables, cheveux et vêtements en flammes, mais la plupart des autres n'ont pas réussi à s'extraire de la fournaise dans laquelle ils étaient prisonniers. J'entendais leurs hurlements de brûlés vifs, et je me suis rappelé en frissonnant, l'espace d'un instant, cette famille que les Centuries noires avaient livrée aux flammes un jour où je me rendais chez Kollona.

Un des marins s'est alors tourné vers nous et il nous a aperçus. Il nous a jeté un œil noir.

— Fichons le camp! a grommelé Tcherny en m'attrapant vivement par la main.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois. Nous sommes partis au galop, longeant les murs encore à demi noyés dans l'ombre, sans oser nous retourner. Nous avons couru longtemps et nous n'avons ralenti notre course que lorsque nous avons été sûrs que les marins ne nous avaient pas pris en chasse.

Bientôt, la silhouette austère de l'ancien couvent de Somolny est apparue au bout de l'avenue.

Contrairement au reste de la ville – à l'exception de la rue où nous venions d'assister à cette horrible scène –, l'endroit bruissait d'une activité de ruche. Au fur et à mesure que nous en approchions, je distinguais les soldats et les marins armés aller et venir d'un pas fier, tandis que des Damnés aux traits tirés, venus de Siwr et encore vêtus de peaux à peine travaillées, pénétraient à pas lents dans le bâtiment avec des regards

ébahis. Ils avaient l'air de venir d'un autre monde. Le peuple de l'ombre...

Au moment où nous nous engageons dans le vaste escalier menant à l'entrée principale, un marin gigantesque au visage mangé par une barbe hirsute s'est interposé en pointant son sabre sur Tcherny.

— Halte! a-t-il déclaré d'un ton menaçant.

— Laisse-nous passer, a répondu Tcherny d'un ton pressé. Nous venons de prendre le palais d'hiver. Terzio nous attend.

À ces mots, le colosse a éclaté de rire. Puis, prenant ses compagnons à témoin, il a répliqué :

— Vous entendez ça, vous autres? Ces deux tourtereaux viennent d'enlever le palais de Roman. Des héros! J'ai peur!

Puis, changeant brusquement de ton, il a ajouté avec un mauvais sourire :

— Vous m'avez plutôt l'air de sales petits espions de Willem. Qui me dit que vous ne venez pas dans l'intention d'assassiner Ulia?

Aussitôt, malgré nos protestations, deux de ses comparses ont commencé à nous fouiller et ils ont sans peine découvert mon vieux couteau de pierre ainsi que, à la ceinture de Tcherny, un long et fin poignard.

Trois autres marins se sont immédiatement jetés sur nous tandis que le géant hurlait :

— Des traîtres! Emmenez-les à la Mygale! Et s'ils se noient en passant le pont, personne ne versera une larme!

Tcherny a tenté de se défendre et d'appeler à l'aide, mais les marins l'ont violemment frappé à la tête et

l'ont rapidement entraîné vers le fleuve Nevki, la bouche ensanglantée. Un autre m'a giflée à toute volée et m'a chargée sur son épaule, comme si je n'avais été qu'un vulgaire sac de navets.

Je me suis évanouie.